



HAL
open science

Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes

Fatma Çingı Kocadost

► **To cite this version:**

Fatma Çingı Kocadost. Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes. Cahiers du CEDREF, 2017, 21, pp.17-50. 10.4000/cedref.1053 . hal-04773116

HAL Id: hal-04773116

<https://hal.science/hal-04773116v1>

Submitted on 8 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes

Fatma Çingı Kocadost



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cedref/1053>

ISSN : 2107-0733

Éditeur

Université Paris VII-Denis Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 décembre 2017

Pagination : 17-50

ISSN : 1146-6472

Ce document vous est offert par Bibliothèque cantonale et universitaire Lausanne



Référence électronique

Fatma Çingı Kocadost, « Le positionnement intersectionnel comme pratique de recherche : faire avec les dynamiques de pouvoir entre femmes », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 21 | 2017, mis en ligne le 10 décembre 2017, consulté le 15 septembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cedref/1053>

FATMA ÇINGI KOCADOST

**LE POSITIONNEMENT INTERSECTIONNEL COMME PRATIQUE DE
RECHERCHE :
FAIRE AVEC LES DYNAMIQUES DE POUVOIR ENTRE FEMMES¹**

L'intersectionnalité constitue une notion dont le sens est en perpétuelle discussion au sein du débat féministe. L'aspect non achevé voire ambigu de la théorie garantit la vivacité du débat et incite les chercheur.euse.s à l'éprouver sur de nouveaux objets et terrains (Davis 2015). Proposant une analyse généalogique du concept dans la théorie féministe, Nina Lyke (2010) distingue trois formes de l'idée d'intersectionnalité. Elle souligne d'abord le fait que différents courants féministes ont formulé de manière implicite l'articulation entre genre, race, classe, etc. Elle indique en outre l'existence de différents termes permettant d'analyser explicitement l'intersection de multiples rapports de domination et de pouvoir. Enfin, elle se focalise sur le concept analytique d'intersectionnalité tel qu'il émerge aux Etats-Unis à partir de l'expérience politique du Black feminism des années 1970 et 1980 et est formulé par Kimberlé Crenshaw (1989, 1991). À partir de l'analyse du discours des juges dans le champ

¹ Je remercie Dalila Hamdaoui, Nasima Moujoud et Rose-Myrlië Joseph pour leurs remarques et les discussions qui m'ont permis d'avancer dans la rédaction de cet article.

juridique de l'antidiscrimination, Crenshaw montre que les plaintes des femmes noires n'aboutissent pas, parce qu'elles ne sont pas considérées comme représentatives des deux catégories de victimes reconnues et protégées par le droit nord-américain : les Noirs (représentés uniquement par les hommes) et les femmes (représentées uniquement par les Blanches). La portée critique de l'intersectionnalité en tant que notion est ainsi double : démarginaliser les femmes noires au regard du champ juridique en pointant l'invisibilisation que les catégories officiellement reconnues opèrent et critiquer tout à la fois le féminisme et l'antiracisme en montrant leur incapacité à ouvrir un espace aux sujets politiques minoritaires en leur sein. Dès lors, l'intersectionnalité ne peut être réduite à l'idée de croisement entre différentes structures de domination. L'étude de l'invisibilité des discriminations auxquelles les femmes africaines-américaines se heurtent constitue un cas paradigmatique au sens où c'est à partir de ce point d'ancrage empirique et politique que prend sens l'intersectionnalité telle que Crenshaw la conçoit. Ce prisme donne à voir les dynamiques constitutives du pouvoir invisibilisées par des logiques discursives.

Partir de cette généalogie pour suggérer de nouvelles pratiques de recherche nécessite tout d'abord de revenir sur les débats autour de ce concept, pour comprendre dans quelle épistémologie il s'ancre. Le caractère situé de l'intersectionnalité a été au cœur de ma réflexion tout au long de mon travail de terrain et cette perspective a marqué les pratiques ethnographiques présentées ici. Je plaide pour l'appréhension de l'aspect situé du savoir intersectionnel non comme une position ou une identité sociale donnée, mais comme un positionnement à faire advenir. Le savoir intersectionnel n'est pas le point de vue de celles/ceux dont la position sociale se trouve à l'intersection de rapports de pouvoir et de domination : c'est un positionnement féministe qui réfléchit à partir de et avec ces rapports sociaux, dont les occurrences et implications sont singulières et fonction de chaque situation. Il ne s'agit donc ni d'une démarche réflexive, ni d'une méthode qui se limiterait à la phase de la restitution de l'enquête, mais bien plutôt de faire de l'enquête elle-même un dialogue à plusieurs voix.

Je montrerai dans un premier temps comment l'intersectionnalité, une fois ancrée dans la volonté féministe de produire un autre type de

savoir et plus particulièrement dans le projet du féminisme de positionnement, offre un point d'appui pour une lecture critique de la littérature. Elle permet ainsi de révéler la logique de visibilisation/invisibilisation/survisibilisation qui traverse les différents champs sociologiques dans lequel mon objet s'inscrit. Dans un deuxième temps, au-delà de la construction de l'objet d'étude, l'intersectionnalité est mise en œuvre dans la méthodologie de la recherche, et en premier lieu dans la position du.de la chercheur.euse. La définition féministe de la science comme savoir situé invite de fait à rendre visible la position de l'enquêteur.trice à ses propres yeux ainsi qu'aux yeux de ses lecteur.trices. Il convient ainsi de critiquer quelques usages de la réflexivité avant d'esquisser une analyse alternative qui autorise à examiner la position sociale à l'aune du terrain en évitant les écueils décrits. Dans un troisième temps est présentée la manière dont le positionnement de recherche est construit dans la phase de terrain de la thèse. Il s'agit d'aller plus en avant dans la démarche méthodologique du positionnement intersectionnel, sans se limiter à l'analyse réflexive. Le positionnement ne découle pas immédiatement du fait d'occuper (ou non) telle ou telle position sociale : il est construit en son sein. Faire émerger le point de vue des autres implique de rendre visible son propre point de vue. Dès lors, il importe de construire la relation ethnographique comme une vision réciproque. Ce cadre méthodologique intersectionnel prend trois formes dans ma recherche : se laisser voir par les enquêtées, partager les données et l'analyse avec elles, et enfin créer un dialogue en s'appuyant sur leur réflexivité renforcée par la situation d'enquête.

Ethnographie d'un réseau amical et familial de femmes de milieux populaires

S'insérer de manière durable sur le marché du travail sans pour autant laisser de côté le statut de mère de famille semble être la norme à laquelle toutes les femmes s'efforcent de correspondre. Dès lors comment comprendre l'attachement de certaines femmes à un modèle, désormais vu comme « traditionnel », qui valorise leur place au sein du foyer et/ou de la famille ? C'est à cette question que ma recherche de thèse propose de répondre en s'appuyant sur une étude de cas, celle d'un groupe de sociabilité amicale, composé d'une vingtaine de femmes des classes populaires aux statuts matrimoniaux variés, âgées de vingt à quarante ans. Elles sont toutes maghrébines², et habitent en Île-de-France.

Mon travail de recherche se donne trois objectifs. Ayant dès le départ motivé l'enquête, ils l'ont guidée tout au long des cinq années de son déroulement.

1. Ne pas se limiter à une compréhension de cette expérience à partir des rapports de genre, mais la comprendre au regard des rapports de domination et de pouvoir imbriqués dans laquelle elle prend sens.

2. Développer un dispositif d'enquête à même de rendre compte du lien entre la configuration familiale/conjugale et le travail salarié. Pour cela, il s'agit de ne pas privilégier l'investigation d'une sphère en particulier, mais d'examiner la vie sociale dans la totalité de ses dimensions ou scènes de vie.

3. Analyser la question de la domination et de son expérience non de manière théorique mais « au ras du sol », telle qu'elle se construit dans la quotidienneté des relations sociales.

La méthodologie de la thèse repose sur la combinaison de plusieurs techniques. Dans une approche d'ethnographie du quotidien (Bennett, Watson, 2002), les interactions ordinaires et immédiates sont saisies au cours et au rythme de leur déroulement et consignées jour après jour dans des cahiers de terrain. Elles sont complétées par des « entretiens

² Je préfère l'appellation « maghrébin.es » aux termes « racisées », « racialisées », « minoritaires », « of color »... D'une part en effet, le mot correspond mieux à l'auto-désignation des enquêtées, d'autre part la catégorisation binaire « maghrébin.es/français.es » ne renvoie chez elles ni à une distinction de nationalité ni à celle du statut migratoire. Il s'agit par conséquent de désigner par « maghrébin.es » leur position au regard des relations de pouvoir ethniques et/ou raciales qui traversent la société en France.

ethnographiques » (Beaud, 1996) pleinement ancrés dans le contexte matériel, social et relationnel de l'enquête. Par ailleurs, l'immersion dans la vie quotidienne des personnes enquêtées m'a permis de produire d'autres types de données, comme des photographies prises lors d'événements importants, des dessins représentant le réseau social de chaque enquêtée ou encore des budgets familiaux. Enfin, j'ai récolté des documents ethnographiques produits par les enquêtées : des photographies partagées sur les réseaux sociaux, des lettres adressées aux institutions, des messages écrits ou transmis sur Facebook, des poèmes ou des paroles de chanson.

À l'intérieur du groupe principal, une relation de complicité particulière s'est instaurée avec trois femmes, induisant des échanges plus étroits et plus fréquents. Deux d'entre elles étaient mes amies avant la recherche. En ce sens, l'ethnographie débute avant l'entrée effective sur le terrain par des relations d'amitié déjà existantes. Autour du groupe principal, le dispositif d'enquête s'étend à ce qu'on pourrait appeler un cercle élargi : des personnes qui, sans être au centre de l'enquête, en font néanmoins partie. Il s'agit de membres de leur entourage familial (mère, tante, voisine, mais aussi mari, petit-copain, père, frère et enfant), ainsi que de personnes côtoyées essentiellement dans le cadre du travail salarié (collègues de même rang, chefs, client.es, employeuses). Ces personnes ont été observées de manière directe, au fil des rencontres ou des événements à l'occasion desquels je les ai croisées.

Comment définir l'intersectionnalité et construire l'objet de recherche

Avant d'aborder la méthodologie de l'article, je présenterai ma conception de l'intersectionnalité ainsi que la manière dont cette dernière agit sur la construction de mon objet de recherche. Je comprends l'intersectionnalité comme un outil de réflexion pour la production d'un savoir féministe. Pleinement motivée par des réflexions et pratiques politiques à la fois personnelles et collectives, l'utilisation que je fais de cet outil critique est « intéressée ». La remarque de Crenshaw selon laquelle l'intersectionnalité est une conceptualisation toujours provisoire (2011 : 231) doit nous inciter à poursuivre le travail de théorisation. En effet, contre les appels de certaines à faire de l'intersectionnalité une théorie du pouvoir « à part

entière », Nina Lykee plaide pour une analyse intersectionnelle à chaque fois contextuelle et spécifique³. Ainsi, elle propose de maintenir le concept d'intersectionnalité comme lieu de débat critique et productif entre différentes positions féministes plutôt que de faire de l'intersectionnalité un concept à la définition fixée une fois pour toutes (2011 : 208). De son côté, Sirma Bilge qui conçoit son travail de définition de l'intersectionnalité comme « un chantier ouvert en constante évolution plutôt que comme une tâche finie » (2015 : 15), rappelle que l'intersectionnalité est un savoir situé. De ce fait, elle n'a ni définition ni application « à taille unique ». Dès lors que l'on souscrit à cette conception de l'intersectionnalité comme concept mouvant et ouvert, la question du cadre épistémologique devient cruciale.

Comprendre l'intersectionnalité comme un savoir féministe

Affirmer le caractère situé de l'intersectionnalité, tout en l'attachant à une certaine vision de la science, ne fait qu'ouvrir le débat. En effet, si l'intersectionnalité ne vise pas à capturer et mettre en avant le général et l'universel à l'instar des grandes théories sociologiques, il faut encore établir à partir de quoi serait fait ce travail de conceptualisation et surtout par quelles pratiques méthodologiques il pourrait se traduire. À rebours des discours sur l'intersectionnalité qui « sont de plus en plus énoncés par un sujet connaissant mais sans localité ni corporalité, caractéristique de la conformité accrue de l'intersectionnalité avec les normes établies de la science eurocentrée » (Bilge 2015 : 25) je propose ici de la penser à partir d'une épistémologie féministe de la science et de montrer par quels moyens méthodologiques je la traduis sur mon terrain en pratique concrète de recherche.

Elsa Dorlin (2008 : 10) définit le savoir féministe comme « travail de mise en doute de ce qui jusqu'alors était communément tenu hors du politique : les rôles de sexe, la personnalité, l'organisation familiale, les tâches domestiques, la sexualité, le corps... Il s'agit d'un travail d'historicisation et, partant, de politisation de l'espace privé, de

³ « a type of intersectional analysis that should take into account a need for thorough contextualisation and reflection on political-theoretical genealogies of specific intersections, as well as an equally pressing need for openness to rhizomatic lines of flight towards new kinds of intersections » (2011 : 218).

l'intime, de l'individualité ; au sens où il réintroduit du politique, c'est-à-dire des rapports de pouvoir et donc du conflit, là où l'on s'en tenait aux normes naturelles ou morales, à la matière des corps, aux structures psychiques ou culturelles, aux choix individuels ». Partant du constat selon lequel les expériences des femmes sont réduites au silence et à l'invisibilité, les pratiques des « groupes de conscience » dans les mouvements de femmes d'aujourd'hui et d'hier visent à faire émerger un savoir féministe à partir du positionnement collectif des femmes en tant que sujet connaissant. La pensée académique féministe du positionnement⁴ (standpoint) s'inscrit dans cet héritage épistémologique et pratique (Bracke et Puig de la Bellacasa 2013)⁵. Ainsi, ces études féministes « affirment une vision sociale et politique de la construction des savoirs et des sciences et suggèrent une conception de la scientificité qui ne voit pas de manière contradictoire les caractères intéressés et scientifiques du savoir » (Puig de la Bellacasa 2003 : 51).

Ayant montré comment je comprends l'intersectionnalité à partir de son lien étroit à la volonté féministe de produire un autre type de savoir, je présenterai maintenant la manière dont elle peut être utilisée comme outil permettant de faire la critique des logiques discursives dans la construction de l'objet d'étude. Ainsi, l'intersectionnalité m'aide à refléter la logique de visibilisation / invisibilisation / survisibilisation qui traverse les différents champs sociologiques dans lesquels mon objet s'inscrit.

Construire l'objet de recherche dans une perspective intersectionnelle

Une recherche n'est jamais hors sol ; elle prend place au sein d'un champ national (et international) donné, composé de disciplines et de

⁴ Je fais le choix d'utiliser le terme de féminisme du « positionnement » plutôt que celui de « point de vue » à la suite de la remarque faite par Sarah Bracke et Maria Puig de la Bellacasa (2013) dans la traduction en français de leur article. Les auteures soulignent que le terme de positionnement exprime mieux le caractère « politique, actif et construit du standpoint », tandis que « point de vue » ou « perspective » risquent de diluer ce sens dans un relativisme.

⁵ Par l'appellation « féminisme du positionnement », je fais référence à une rupture avec la science existante pour faire de la recherche à partir de l'expérience des femmes et de manière située, au-delà des divergences entre les projets et les travaux féministes qui en font partie. Voir à ce propos Maria Puig de la Bellacasa (2012a).

sous-disciplines avec des histoires et des enjeux différents. Prenant pour objet la question « classique » de l'articulation de la famille et du travail salarié, ma recherche s'inscrit principalement dans la lignée des travaux sur les rapports sociaux de sexe. Elle se trouve aussi à la croisée des champs sociologiques de l'immigration et des classes populaires. Problématiser l'objet d'étude dans une perspective intersectionnelle nécessite une analyse critique des recherches produites par ces champs sur l'articulation famille-travail salarié. Il n'est pas possible de déployer cette critique de manière détaillée dans les limites de cet article. En revanche, je montrerai ici comment la perspective intersectionnelle a guidé ma lecture de la littérature dans le premier temps de la recherche.

Dès les débuts de ce que nous appelons aujourd'hui la sociologie du genre (Clair 2012), les chercheuses soulignent la nécessité de prendre en compte de manière conjointe l'espace domestique (Delphy 1978) et l'espace du travail salarié (Guilbert 1966, Kergoat 1982). L'ouvrage collectif *Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*, publié en 1984, constitue un moment fondateur pour ce champ d'étude en France. Devenue caduque, l'opposition classique travail/hors-travail de la sociologie du travail est remplacée par l'articulation entre la sphère de la production (travail salarié) et la sphère de la reproduction (travail domestique). Dès lors, le débat théorique peut porter sur les relations entre ces deux sphères (Daune-Richard 1984). Cependant, les études examinent le plus souvent la façon dont l'assignation des femmes au travail domestique détermine leur place sur le marché du travail salarié.

Ces travaux sur l'articulation famille-travail sont situés. Ainsi, ils émanent en partie d'un positionnement féministe favorable à la participation des femmes au salariat, qui apparaît comme susceptible de déstabiliser les rapports de pouvoir dans la famille. S'il n'est pas possible de l'analyser ici dans toutes ses nuances, on peut cependant aisément avancer que son cadre scientifique est fourni par les outils forgés dans la foulée du féminisme matérialiste français des années 1970. Marqués par ce bagage scientifique et politique particulier, ces travaux présentent deux limites majeures pour le cadre intersectionnel de ma recherche. Premièrement, les dynamiques du pouvoir entre femmes sont appréhendées comme secondaires par rapport aux dichotomies entre les hommes et les femmes (Joseph 2012). Cela

découle en partie de la matrice analogique formée par le féminisme matérialiste entre la classe (ouvrière) et le sexe (classe des femmes). Cette analogie, au lieu de déboucher sur une compréhension imbriquée des formations sociales, conduit à l'homogénéisation de la classe des femmes en réponse à l'absence de prise en compte de celle-ci dans la pensée marxiste (Chauvin et Jaunet 2012). Deuxièmement, la majorité des travaux adoptant un cadre analytique basé sur l'objectivation des inégalités sexuées peine à s'intéresser à l'expérience et à la compréhension féminines de l'articulation famille-travail. Par exemple, une fois la question posée en termes de « conciliation », ou de « cumul », il reste peu de place pour des définitions alternatives formulées par les femmes interviewées. Or partir du point de vue des femmes subalternes permet de remettre en cause l'idée fondatrice qui veut que le travail permette de s'émanciper des relations de domination vécues par les femmes dans la sphère familiale.

La sociologie de l'immigration s'intéresse aussi au lien entre famille et travail salarié dans la vie des femmes. À l'exception de quelques travaux précurseurs (Morokvasic 1976, Streiff-Fénart 1985), l'intérêt pour les questions de genre au sein de la sociologie de l'immigration apparaît assez tardivement dans la littérature francophone. Dans les travaux des années 1970 et 1980, les femmes sont très peu visibles, malgré leur importance numérique dans les vagues migratoires vers l'Europe. La sociologie des migrations est en effet marquée à cette période par le paradigme du regroupement familial, qui ne voit la présence des femmes que comme une conséquence mécanique de l'immigration masculine et ouvrière. Pourtant, à partir des années 1990, on passe d'une invisibilisation à une sur-visibilisation sociale et sociologique des femmes migrantes. La centralité du questionnement sur l'intégration des populations immigrées et l'idée selon laquelle les femmes seraient plus portées à prendre de la distance à l'égard des traditions familiales contribuent à nourrir ce nouvel intérêt scientifique (Guénif-Souilamas 2005). Les travaux issus de ce paradigme de l'intégration constituent une limite normative et politique qui empêche le développement des perspectives féministes décoloniales dans ce champ. Dès le début des années 2000, des chercheuses et chercheurs critiquent l'injonction à l'assimilation faite aux populations migrantes, injonction à laquelle les sociologues

et les démographes ont en partie contribué (Guénif-Souilamas 2003, Lochak 2006, Streiff-Fénart 2013). Cependant, malgré l'apport très positif de quelques travaux récents, comme ceux qui s'appuient sur le concept de transnationalité (Miranda 2010, Delcroix et Bertaux 2012), l'orientation majeure de la recherche reste encore très largement déterminée par les thématiques étatiques. La seconde limite constatée dans la littérature existante est constituée par la question de l'héritage en contexte migratoire. La question de savoir si la sociologie de l'immigration dispose des outils conceptuels adéquats à l'analyse des descendant.es d'immigré.es reste toujours pertinente (Lacoste-Dujardin, 1992). En effet, pendant longtemps, et malgré les travaux précurseurs d'Abdelmalek Sayad (1992), les recherches françaises en sciences sociales ont peiné à prendre sérieusement en compte la dimension postcoloniale et/ou raciale du phénomène de l'émigration-immigration (Ben Lmadani et Moujoud 2012).

Cet état de la littérature conduit à mettre en évidence deux choses. D'une part, dans les études sur les rapports sociaux de sexe, l'articulation de la famille et du travail salarié est étudiée sous le seul angle du genre. Or, l'entrecroisement des différents rapports de domination et de pouvoir crée des configurations complexes et singulières du même phénomène dans différents groupes sociaux. Les femmes n'ont ni les mêmes expériences de la famille ou du travail, ni les mêmes ressources à leur disposition pour penser et gérer leur articulation. Mais le cadre analytique déployé par la sociologie de l'immigration n'est pas tout à fait satisfaisant non plus. Considérer les femmes maghrébines (immigrées et/ou leurs descendantes) comme une « catégorie à part » et les étudier selon une grille thématique et problématique fortement orientée par la logique étatique (d'intégration) pose problème. Cette approche empêche la prise en compte de l'entrelacement de différents rapports sociaux entre les « femmes de l'immigration maghrébine » homogénéisant la pluralité des positions et des subjectivités au sein de ce groupe.

Mais l'usage de l'intersectionnalité ne se limite pas à la construction de l'objet d'étude. Si l'ancrage de nos théories dans la réalité des femmes nous importe en tant que féministes, l'intersectionnalité doit être aussi mise en œuvre dans la méthodologie de la recherche elle-même, et en premier lieu dans le positionnement du.de la chercheur.euse. Afin de comprendre comment, il faut

commencer par évacuer quelques fausses idées sur ce que signifie se situer dans une perspective intersectionnelle. La clé de voûte de mon argumentation est que le positionnement n'est ni la position ni l'identité sociale. Ainsi, même si le fait d'être une femme-lesbienne-musulmane-immigrée-d'origine populaire m'assigne une place dans l'espace social en France, orientant fortement la possibilité d'accéder à certains types de relation au cours d'une enquête, cette position ne peut pas se confondre avec le positionnement de recherche que j'ai développé. Dans le cadre d'une recherche, un positionnement ne découle pas immédiatement du fait d'occuper (ou non) telle ou telle position sociale, il est construit au fil de la relation d'enquête. Pour reprendre la métaphore de la vision, « les “yeux” que rendent accessibles les sciences technologiques modernes ruinent toute idée d'une vision passive ; ces prothèses nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, intégrés dans des traductions et des manières particulières de voir, c'est-à-dire, des manières de vivre » (Haraway 2007 : 118). Le positionnement est donc actif. Il est réfléchi et travaillé dans le cadre d'une enquête pour qu'il puisse produire un savoir objectif féministe ; c'est-à-dire situé, donc partiel et responsable au sein même de la conflictualité des relations de pouvoir.

Qu'est-ce que se situer en tant que chercheur.euse ? Face au miroir de l'enquête

Au cours des années 2000, alors que l'intersectionnalité gagne en popularité à la fois dans le champ académique et celui des institutions internationales (Bilge et Hill Collins 2016), l'absence de démarche méthodologique est pointée du doigt. Celles.eux qui souhaitent que la théorie trouve pleinement sa place parmi les grandes théories de sciences sociales arguent de l'importance d'y remédier (Bilge 2015). Mais, comme le fait remarquer Patrick R. Grzanka (2014), si certain.es chercheur.euse.s regrettent que l'intersectionnalité soit dépourvue de méthode propre, d'autres défendent au contraire l'aspect ouvert, non figé de la méthodologie en cohérence avec l'esprit général de l'approche qui refuse toute fixation conceptuelle et toute méthodologie anhistorique et non contextuelle. Adhérant plutôt à la dernière approche, Grzanka argue tout de même de l'impossibilité de faire l'économie d'une réflexion sur la méthodologie. Si nous voulons

rester en lien avec la réalité sociale, nous devons essayer de mettre en place des outils permettant de mener des recherches concrètes dans une perspective intersectionnelle. C'est aussi une façon de prendre au sérieux les visées politiques de la recherche académique et par là, d'œuvrer pour que cette sensibilité analytique ne se réduise pas à un concept abstrait. En ce sens, au lieu de se demander ce qu'est l'intersectionnalité, essayer de voir ce que fait et peut faire l'intersectionnalité en tant que façon de penser et de conduire une enquête me paraît plus heuristique. Avant d'entrer dans le détail des remarques méthodologiques qui suivent, j'aimerais préciser que l'écriture de cet article a révélé combien il était difficile de présenter de manière synthétique et a posteriori les « manières de faire » de la recherche. En effet, ces dernières sont déployées en fonction du déroulement de l'enquête (son rythme, ses moments critiques, ses bifurcations, etc.). En outre, elles relèvent en partie du sens pratique de l'ethnologue. Enfin, les différents outils de recherche exposés ici ont été développés dans un but précis : comprendre l'expérience de dominations imbriquées qui est celle des femmes rencontrées, et leur savoir-faire avec et contre ces relations sociales. Par conséquent, il n'est pas ici question d'en faire un ensemble cohérent de techniques formelles d'investigation que l'on pourrait mobiliser tel quel dans toute autre enquête ethnographique.

Dans la deuxième partie de l'article, il s'agit d'explorer plus avant l'idée d'un savoir situé. L'investigation du lien entre le sujet de connaissance et ce qu'il produit comme science constitue le fondement de l'épistémologie du point de vue (Espínola 2012). La première exigence méthodologique qui en découle est la nécessité de situer le savoir produit au regard de la position sociale de la personne qui fait la recherche. La réflexivité, dans la mesure où elle tente d'objectiver le lieu d'où le scientifique parle, est la manière la plus habituelle de saisir ce lien entre sujet et objet du savoir. Je m'emploierai d'abord à critiquer dans une perspective féministe quelques usages de la réflexivité. Dans un deuxième temps, je tenterai d'esquisser une analyse alternative.

Cerner les écueils de la réflexivité

Mon premier objectif est de distinguer l'épistémologie sur laquelle repose la réflexivité de celle du positionnement féministe, en

soulignant la différence entre les buts recherchés : faire de la réflexivité du.de la chercheur.euse le moyen de garantir la vigilance nécessaire à la scientificité plutôt que l'outil d'élaboration d'un savoir féministe partiel et responsable. Le deuxième écueil que je signale consiste à considérer la position sociale dans les relations d'enquête comme un ensemble d'attributs fixes plutôt que comme une réalité contextuelle. Enfin, je souligne l'intérêt qu'il y a à construire le positionnement du.de la chercheur.euse au cours de l'enquête et non pas uniquement à la suite de celle-ci.

Il est clair qu'analyser la dynamique d'enquête à l'aide des observations constitue de manière générale un outil d'investigation précieux pour la démarche sociologique. Bourdieu (1988) fait la critique de la philosophie positiviste de la science qui rend l'ethnographe aveugle à sa propre position dans l'enquête « en faisant de lui le serviteur irréprochable de canons logiques d'explication (...) ou de critères de falsification prometteurs de certitude, elle le met hors jeu, mais aussi hors d'atteinte. Y compris pour lui-même ». C'est pour cela qu'il n'est pas rare que l'entreprise épistémologique du savoir situé soit comprise comme l'équivalent de la démarche réflexive. S'il s'agit dans les deux cas d'être attentif aux effets de sa présence sur le terrain, et plus particulièrement dans la relation aux enquêtés, ces deux conceptions de la recherche divergent radicalement quant à la finalité de cette posture de recherche. Les épistémologies qui sous-tendent ces deux façons de faire sur le terrain restent en effet très différentes. Plutôt que de se défaire de la prétention à l'omniscience, comme le propose une certaine critique féministe de la science, la démarche réflexive essaie au contraire au cours de l'enquête d'avoir « une meilleure maîtrise » du terrain et de l'objet à travers des détours réflexifs par les conditions de possibilité de la relation d'enquête, la subjectivité de chercheur.euse, le paradoxe de l'observation, etc. C'est ainsi le cas de la « réflexivité réformatrice » proposée par Bourdieu⁶,

⁶ Il propose de pratiquer la réflexivité « à condition de s'inspirer d'une intention qu'on pourra appeler réformatrice, dans la mesure où elle se donne explicitement pour projet de chercher dans la science sociale et dans la connaissance qu'elle peut procurer, notamment à propos de la science sociale elle-même, de ses opérations et de ses présupposés, des instruments indispensables à une critique réflexive capable de lui assurer un degré supérieur de la liberté à l'égard des contraintes et des nécessités sociales qui pèsent sur elle comme sur toute activité humaine » (Bourdieu 2001 : 176).

pour qui la « vigilance épistémologique » doit permettre à la science sociale de « limiter les effets des déterminismes historiques et sociaux » (2001 : 174) afin de « maîtriser le rapport subjectif à l'objet », considéré comme « un des facteurs d'erreur les plus puissants » (2001 : 183). Au contraire, pour les féministes empiristes, déconstruire signifie démasquer la prétention à la vérité universelle et anhistorique de la science, en montrant son caractère construit dans l'espace et dans le temps. Plus concrètement, selon cette démarche féministe critique, le retour réflexif opéré par la personne qui enquête sur ce qui est et sur ce qui est fait dans la dynamique du terrain, n'est pas un outil correcteur des biais subjectifs de la recherche, mais un point d'appui permettant un dialogue entre les personnes de l'enquête à partir de leurs positions et de leurs points de vue respectifs. Cela implique de développer une pratique de terrain qui situe l'observation et par conséquent la compréhension dans la particularité de la relation d'enquête, au lieu de la considérer comme une limitation à prendre en compte dans la production de connaissance.

Ma deuxième remarque concerne l'utilisation taxinomique de la position de chercheur.euse. J'entends par là une classification en termes de positions sociales selon laquelle le.la scientifique se donne une place. Quand la personne est attentive à l'aspect intersectionnel des positions, elle dresse souvent un catalogue de ses attributs socio-culturels comme si ces derniers existaient et faisaient sens de manière universelle, partout et à tout moment. Or, durant le processus d'enquête, l'enquêteur.trice est face à, ou avec des sujets en chair et en os. Les interactions, les dialogues, les observations se font dans un contexte déterminé en fonction des configurations dynamiques du pouvoir. Dans le cadre d'une recherche, se situer soi-même en tant que personne prise dans l'intersectionnalité de domination et de pouvoir doit donc toujours être contextuel.

Enfin, pour sortir de la position désincarnée dans laquelle ils.elles se trouvent durant la recherche, certain.es sociologues tentent de rendre visible la position sociale qu'ils.elles ont objectivé au cours de leur terrain, au moment de l'analyse des données ou de restitution. « Se situer » est ici compris comme une démarche dont le résultat est adressé avant tout aux personnes auxquelles le compte rendu d'enquête est destiné. C'est ainsi qu'Isabelle Clair propose de rendre compte « à ses lecteurs.trice.s de la position historique, sociale,

incarnée à partir de laquelle le ou la chercheur.se écrit » (2016 : 23). Elle envisage donc le positionnement comme un instrument de réflexivité. Pourtant, cette compréhension du positionnement manque l'essentiel, car elle passe sous silence le fait que l'enjeu de l'épistémologie, ici celle du féminisme du positionnement, est d'infléchir la méthodologie. Elle doit être mise en œuvre dans le processus de construction du savoir et non pas uniquement dans sa mise en récit⁷. Pour ma part, je propose plutôt d'œuvrer à faire émerger le positionnement à partir d'un dispositif d'enquête à même de constituer ce que Maria Puig de la Bellacasa appelle des « visions touchantes » (2012b). Je reviendrai sur ce point dans la dernière partie de l'article. Mais auparavant je propose d'esquisser une analyse alternative qui autorise à réfléchir ma position à l'aune du terrain en évitant les écueils décrits plus haut.

Penser sa position sociale dans et par l'enquête

Pour cela, j'explore comment mon statut « étranger » (le décalage social, culturel et langagier créé par la migration) et la situation d'enquête (la pratique du terrain amplificatrice de l'objectivation de soi) contribuent à construire ma réflexivité. Il est important ici d'insister sur le caractère à la fois contextuel et relationnel de ces processus.

Quand l'ethnographe est étranger.ère : ce que le décalage fait voir

Mon parcours débute dans un quartier populaire à la périphérie d'Istanbul et traverse des milieux sociaux différents de manière ascendante. Dès lors, je me trouve à chaque étape de ce parcours de mobilité sociale et spatiale dans le besoin, voire la nécessité, de m'observer moi-même à travers le regard des autres. L'extériorité du regard constitue une ressource dans l'observation si l'observateur.trice se montre capable de s'analyser soi-même comme engagé.e dans une situation d'écart social objectif. Elle est un outil pour qui veut s'adapter au mieux aux attentes de l'espace inconnu où elle.il se

⁷ Ma remarque rejoint ici celle de Loïc Wacquant (2015) concernant la vulnérabilité de l'enquêteur.trice en ethnographie. Il est selon lui nécessaire non de présenter sa vulnérabilité uniquement dans sa mise en récit, mais d'être en position de vulnérabilité pendant le processus d'enquête.

trouve. Cette capacité d'auto-observation me permet en grande partie de réussir l'épreuve qui consiste à se faire passer pour un membre du groupe quand on est un.e « étranger.ère ». Pourtant, il m'arrive aussi de me trouver dans des situations où la différence ou le défaut de catégories immédiatement disponibles m'orientent vers des considérations lacunaires ou fausses.

Plusieurs malentendus qui ont lieu durant le premier mois de ma présence en France sont exemplaires de la façon dont la socialisation antérieure détermine la vision, la conception du monde. Une erreur de jugement sur une camarade de classe illustre comment l'observation ordinaire du genre, imbriquée à celle du rang social, est guidée par la représentation de ce qu'est une femme aisée ou modeste pour l'observatrice.

La fille assise à côté de moi pendant les séances de TD et qui suscite mon intérêt depuis quelques semaines dégage une odeur de nourriture. Le signe d'heures passées dans une cuisine. J'ose parler avec elle à la fin du cours et je lui propose de manger nos sandwichs ensemble. J'apprends à cette occasion qu'elle est l'aînée d'une famille nombreuse et que c'est elle qui prépare souvent le déjeuner qu'elle partage avec ses frères et sœurs. L'appartenance à une famille nombreuse, comme le fait qu'elle s'habille de façon plutôt fade à mon goût, signifie pour moi son appartenance aux classes populaires. Pendant les semaines qui suivent cette rencontre, je me comporte avec elle en fonction de ce que j'imagine d'elle, ignorant qu'elle est d'une famille catholique de hauts fonctionnaires depuis plusieurs générations...

Ce malentendu se produit en dépit du fait que je repère un certain nombre de signes par la vue et l'odorat (la tenue vestimentaire, l'odeur) et par les informations factuelles sur elle (la famille nombreuse), parce que je ne les comprends qu'en fonction de ma perception déjà existante des femmes des différentes classes sociales. De plus, je ne maîtrise pas le français au point de saisir la différence d'accent et de façon de parler entre les groupes sociaux. En effet, mes repères qui assimilent la famille nombreuse à la tradition et aux classes populaires et la famille nucléaire à la modernité occidentale et aux élites économiques et/ou intellectuelles, sont caducs dès lors que le contexte national n'est plus le même. Ainsi, je suis face à une sorte

de féminité qui n'a pas d'équivalent dans mon répertoire. Si les effets de cette position d'étrangère sur ce qu'il est possible ou non de « voir » sont perceptibles dans la vie quotidienne, le dispositif d'enquête permet d'affiner et d'amplifier encore cette perception. De plus, l'enquête elle-même apparaît comme un espace d'interrelations qui éclaire singulièrement ce qu'est le.la chercheur.euse pour les autres au cours de l'enquête, venant parfois déplacer ou interroger la position qu'il.elle croit occuper.

Quand l'enquête produit un regard sur soi

La prise de notes rend possible une réflexion sur soi au regard de l'objectivation des relations sociales dans lesquelles on est pris. Quand celle-ci est faite de manière systématique et au cours d'un temps relativement long comme c'est le cas dans une ethnographie, la situation d'enquête joue un rôle actif dans le processus de positionnement. Ainsi, ce sont des notes écrites régulièrement sur tout ce qui se passe durant la journée au restaurant universitaire où je travaille et fais mon enquête de master qui me font voir l'écart entre ma perception ethno- raciale et celle des collègues/enquêté.es, ainsi que sa transformation. Ce qui importe ici est de montrer comment les conditions particulières de l'enquête me permettent d'explorer la position que le.la chercheur.euse occupe dans l'espace social⁸.

Dans le restaurant où je travaille, les remarques faites durant le service par le personnel portent en grande partie sur l'origine ou l'appartenance ethnique des personnes servies. N'ayant pas grandi en France, je n'ai pas les repères nécessaires pour saisir les classifications auxquelles mes collègues ont recours dans leurs interactions ordinaires. Pendant les premiers mois je suis incapable de reconnaître les personnes qui appartiennent aux groupes dont parlent mes collègues. Je note dans mon carnet d'enquête : « Je suis incapable de distinguer les Africain.e.s des Antillais.e.s ». Plus loin : « Je pense que je commence à reconnaître l'accent antillais ». Les employé.es sont aussi attentifs aux « origines » des nouveaux arrivants dans l'équipe de travail. Durant le premier mois qui suit mon arrivée dans l'équipe, mes collègues cherchent à savoir « d'où je viens » :

⁸ À propos de cette enquête, voire l'article paru dans *Ethnologie française* (Kocadost 2014).

Plusieurs collègues me demandent soit directement, soit au passage, entre deux phrases : « T'es quoi en fait ? » Quant je leur réponds que je suis turque, plusieurs s'étonnent parce qu'ils.elles m'avaient déjà attribué une origine : « Ah bon ! Je croyais que t'étais maghrébine » ou « Ah bon ! On ne dirait pas, je pensais que tu venais d'Amérique latine. »

Saisir ma position, ce n'est pas tant révéler une appartenance ethno-raciale « objective » au sens d'une place fixe, indépendante des interactions au sein desquelles elle apparaît, que comprendre qui je suis pour les autres. Précisément, cet échange révèle la position que j'occupe au regard des relations dans lesquelles je suis engagée. La prise de notes, en amplifiant la perception de ce qui se passe sur le terrain, attire mon attention sur ces remarques et me permet de comprendre ce qu'elles disent de ma place.

Cette dernière piste amène à comprendre que se situer, c'est aussi bien comprendre où nous sommes situés par les autres. La.les sociologue est visible sur son terrain quelle que soit sa posture d'enquête (Winkin 2001). Les personnes avec lesquelles nous sommes en relation nous voient et nous situent quelque part dans leur espace de représentation et dans leur vie, indépendamment de notre volonté. Je propose maintenant d'approfondir cette idée de la vision réciproque — le fait nous nous voyons les un.es les autres — pour aller au-delà de la question de l'objectivation de soi par la dynamique d'enquête. Il sera question d'une pratique méthodologique favorisant le positionnement réciproque de chacun.e, enquêtée.es comme ethnographe.

Comment faire émerger un positionnement réciproque au cours de l'enquête. Des femmes, les yeux dans les yeux

Une recherche est une pratique sociale (Gunaratnam 2003) qui, à ce titre, s'inscrit dans les relations sociales et historiques qui la produisent. Une méthodologie prescrit comment une recherche doit être menée. Pour être valide, une méthodologie de recherche doit donc prendre en compte la matérialité des relations sociales dans lesquelles s'inscrivent la production et la réception de la recherche. Une méthodologie de recherche n'est pas l'addition de différentes techniques et méthodes. Elle découle d'un cadre épistémologique,

c'est-à-dire qu'elle se base de façon plus ou moins explicite sur des affirmations concernant le savoir et sa production. Comme remarquent Hélène Charron et Isabelle Auclair (2016 :1), « le sens accordé par les chercheuses féministes à la méthodologie n'a jamais été réduit à celui d'appareillage d'enquête : les conditions sociales et politiques de production et de reconnaissance des savoirs scientifiques ont toujours été au cœur des contributions féministes aux questions méthodologiques ».

La participation des enquêté.es au processus de recherche dans la phase de production des données, d'analyse et de validation, n'est pas rare en sciences sociales. Plusieurs approches partagent la préoccupation méthodologique et déontologique de produire un savoir plus collaboratif, de la co-construction (Broda et Roche 1993) à la recherche-action en passant par l'approche pragmatiste (Hallée 2012). Néanmoins l'un des apports significatifs de la réflexion féministe en sciences sociales est la prise en compte de l'asymétrie du pouvoir induit par la situation d'enquête (Clair 2016). C'est la prise de conscience qu'une enquête, même menée dans une perspective féministe, ne fait pas disparaître la distinction au fondement de la science moderne : l'opposition entre le sujet connaissant et l'objet du savoir. Dès lors, il ne s'agit pas tant de s'efforcer d'aplanir l'inégalité de pouvoir inhérente à la relation de recherche que de s'efforcer d'assumer la responsabilité qui en découle. Pour cette raison les propositions qui vont suivre ne prétendent pas établir une horizontalité entre la chercheuse et les informatrices quant à la production du savoir, mais plutôt une réciprocité à l'initiative de la seule chercheuse même si ses contours sont toujours négociés par les enquêtées. En ce sens ma démarche épistémologique ne s'inscrit pas dans la volonté réformatrice de rendre la science plus collaborative, mais elle tente de prendre acte de ce que la position de chercheuse me procure comme privilège et comme responsabilité vis-à-vis de la production de connaissances.

Construire un savoir intersectionnel dans et par la relation d'enquête

La centralité de la métaphore de la vision dans le discours scientifique a été soulignée par les critiques féministes de la science (Keller 1985, Harding 1986). D'après ces analyses, qui comprennent

le discours scientifique à partir de son contexte socio-historique, la vision de la science moderne est décrite comme omnisciente, émanant de « partout et nulle part de manière égale et entière ». Elle permet ainsi à ses détenteurs de se prévaloir d'une rationalité sans limite (Haraway 2007). Ainsi, dans et par le discours scientifique, un rapport particulier situé dans l'espace social se constitue comme universel et non situé. Ce qui importe en premier lieu pour mon propos est que ce regard revendique « le pouvoir de voir sans être vu.e » et de « représenter en échappant à la représentation ». Il s'agit alors de trouver des façons de faire concrètes pour dépasser ce positionnement scientifique qui se présente comme émanant de nulle part.

Pour ce faire, il faut repartir de la manière dont la métaphore de la vision est mobilisée dans l'élaboration d'une épistémologie féministe. Les chercheuses s'approprient la vue, métaphore mais aussi outil de la science « nor-mâle », pour en faire autre chose, redéfinissant son utilisation pour parvenir à donner une description plus juste et plus riche du monde (Chabaud-Rychter, Descoutures, Devreux, et al. 2010). Partant du constat que « l'objectivité ne peut pas être une affaire de vision fixe quand il s'avère que l'histoire du monde porte précisément sur le débat de ce qui compte comme objet », Donna Haraway se demande comment « se positionner pour voir dans cette situation de tensions, de résonances, de transformations, de résistances et de complicités » (2007 : 215). Sa proposition de construire des « savoirs situés » demeure un chantier ouvert.

La métaphore de l'intra-toucher que Maria Puig de la Bellacasa développe, suit la piste de la spéculation féministe sur les métaphores visuelles. Proposant de récupérer la vision qui a été « la métaphore dominante dans la production des savoirs et dans les épistémologies modernes » (2012b : 66), elle fait un détour par la connaissance-comme-toucher dans le but d'explorer la réversibilité de ce sens : toucher, c'est toujours en même temps être touché.e. L'auteure dit être « attirée vers le toucher par une remise en question des distances abstraites et désengagées qui constituent notamment un problème épistémologique et que l'on associe à la connaissance-comme-vision » (2012 : 80). Elle explore la possibilité d'un refus de faire la distinction entre la vision et le toucher et de troubler ainsi le fondement de l'objectivité : la distinction entre la vision distanciée (objective) et le contact (subjectif).

S'inspirant de la réflexion de Karen Barad sur « l'intra-activité », elle propose avec « l'intra-toucher » une vision de la non-séparation entre la connaissance et l'être-en-relation et révèle une conception dans laquelle « la connaissance ne découle pas d'un positionnement à distance à partir duquel représenter le monde mais plutôt d'un engagement matériel direct avec le monde » (Barad citée par Puig de la Bellacasa 2012 : 49).

J'estime pour ma part que la traduction de ces réflexions sur le plan méthodologique implique le fait d'être vu.e autant que de voir. Une relation d'enquête qui prend notamment pour objet la vie « privée » doit alors s'attacher à rendre l'ethnographe visible pour l'autre, non seulement en tant que chercheur.euse, mais aussi en tant que personne. À partir de l'idée de positionnement intersectionnel, il faut tenter de façonner un engagement relationnel basé sur la réciprocité de la vue entre la chercheuse et les informatrices durant l'enquête, autrement dit sur le dialogue incessant entre différents points de vue suffisamment informés les uns par les autres. Il s'agit d'établir méthodologiquement les conditions de possibilité d'une observation réciproque qui s'ancre dans la relation ethnographique. Pour mieux comprendre les implications pratiques de cette proposition, il est maintenant nécessaire d'entrer plus avant dans les détails de l'enquête.

Se laisser voir : lever la barrière entre l'espace-temps intime et celui de l'enquête

Les développements qui vont suivre ont été élaborés dans le cadre de ma thèse. Le dispositif a évolué au fil de l'enquête, commencée en 2011 dans la région parisienne. En effet, la relation d'enquête s'est déroulée en deux étapes et la succession des méthodes employées a respecté ce rythme. Le premier moment est celui de la rencontre. Il importe à cette étape de prendre le temps de se connaître et de construire la relation ethnographique comme une « vision réciproque ». Durant cette phase, je ne fais pas d'entretien formel avec les femmes, mais au fil de nos conversations nous discutons des différents aspects de nos vies respectives.

C'est par une histoire de complicité féminine que mon enquête de thèse débute. Il y a cinq ans, je rencontre une jeune femme, Naima. Nous sommes au mois de juin. Un copain engagé dans la lutte antiraciste m'a invitée au café avant de partir au Maroc pour le mois

de Ramadan. Je le retrouve à une terrasse parisienne. À notre table sont aussi présents deux autres hommes et une femme que je rencontre pour la première fois, Naima. Ce jour-là, Naima et moi ne pouvons pas parler entre nous, la scène est dominée par les hommes parce qu'on discute de politique. Je prends part au débat, bien qu'il m'en coûte nerveusement : j'ai pris en Turquie l'habitude de débattre avec des hommes au sein d'espaces militants. Naima n'ouvre presque pas la bouche. Avant de nous quitter, elle me demande secrètement, me chuchotant à l'oreille, si je peux payer son café. Gênée, elle m'explique en quelques mots qu'elle savait qu'elle n'aurait pas de quoi régler son café et qu'elle comptait sur le vieil Algérien, mais il se trouve qu'il n'a pas non plus suffisamment d'argent sur lui ce jour-là... Si j'acceptais, elle me passerait les sous plus tard : elle me donne son numéro de portable. Je l'assure discrètement qu'il n'y a aucun souci. Parce qu'elle n'a pas voulu demander de l'argent aux deux jeunes hommes qu'elle connaît depuis bien plus longtemps que moi, je me retrouve chez elle quelques semaines plus tard. Je l'appelle non pas pour récupérer ces deux sous prêtés, mais parce qu'elle m'intrigue, et que j'ai envie de la connaître. Un soir, je me rends dans un petit studio acheté à crédit par ses parents, juste en face du HLM où la famille habite. Chez elle, elle m'accueille chaleureusement, faisant montre d'une grande curiosité et d'une grande liberté de parole. Sans précipitation mais fermement, elle me parle de ses engagements politiques passés, de sa spiritualité, de sa déception et de ses critiques vis-à-vis des « milieux militants ». Nous nous sommes découvertes voisines et nous commençons à nous fréquenter, à nous connaître à travers d'interminables cafés à droite à gauche dans Paris et ses environs.

La construction de ma recherche commence là, avec mon envie de rendre compte de la vie de Naima. Je vois face à moi une femme née à Paris la même année que moi, en 1981, et habitant depuis sa naissance dans le quartier populaire parisien où nous avons fait connaissance. J'ai en tête l'abondante littérature de la recherche féministe me fournissant des explications, des manières de comprendre la domination masculine, mais aussi des questions intellectuelles et politiques non résolues. J'ai fini mon master il y a peu et je suis engagée comme assistante à l'Université de Lausanne pour écrire une thèse en sociologie. Naima est au chômage. Nous prenons le temps de

nous connaître. Au fur et à mesure, faisant connaissance d'autres femmes de l'entourage de Naima, constatant la richesse de nos discussions, je pense qu'il sera possible de répondre à certaines questions que je me pose depuis plusieurs années, si je m'investis davantage dans la vie de ces femmes. En automne 2011, je décide de faire une thèse sur leur expérience de travailleuses subalternes en lien avec d'autres sphères de vie, notamment familiale. Quand j'en parle à Naima, elle est d'emblée enthousiaste.

Je me rends rapidement compte que les moments de vie quotidienne passés ensemble (divertissants comme des balades, des séances de cinéma, des mariages ou plus « ennuyeux » comme des rendez-vous administratifs ou des passages à l'hôpital, etc.) sont précieux. Ainsi, une promenade avec une enquêtée nommée Nouria dans le quartier de son enfance dessine une sorte de cartographie de la mémoire dont les points de repères sont les rues, les bâtiments et les jardins. Elle me montre l'immeuble où elle a habité jusqu'à l'âge de quinze ans, ainsi que son école et son collègue. Les événements d'autrefois et leurs acteur.trices sont rappelés à la vue de lieux insignifiants aux yeux des autres, par exemple une simple porte d'immeuble. Au cours de notre balade, elle se rappelle telle voisine qui a beaucoup aidé sa mère, telle camarade d'école. Elle évoque comment tel endroit constituait le seul espace que sa mère fréquentait en dehors du foyer, où elle retrouvait ses amies avec lesquelles elle pouvait parler dans sa langue maternelle. Avec les images du passé, les histoires aussi reviennent. Une des forces de la recherche féministe a été, et demeure, d'interroger et de problématiser des problèmes vécus par les femmes dans leur quotidien privé, domaine que l'on situe non seulement « hors-politique » mais aussi « hors-savoir ». (Puig de la Bellacasa 2003 : 50). Je m'efforce ainsi de partir du quotidien des femmes pour créer des perspectives problématiques sur leur vécu du monde. Si ces moments partagés sont l'occasion de faire des observations, ils construisent en même temps peu à peu un échange durable nous permettant d'explorer ensemble des interrogations suscitées par la recherche.

En partant d'une relation amicale précédant l'enquête, il a été possible durant la recherche de lever petit à petit la barrière entre

l'espace-temps du « privé » et celui de l'enquête⁹. En effet, à partir du moment où je questionne les sphères intimes du couple ou de l'amitié chez les informatrices, cela exige qu'elles accèdent elles aussi à mon foyer et à mes relations personnelles. Sébastien Chauvin (2016) discute la nécessité épistémologique pour l'ethnographe de « sortir des placards » et de « faire son coming-out » en dévoilant ses caractéristiques potentiellement stigmatisantes aux enquêtés.es. Pour autant, révéler aux enquêtés.es telle ou telle caractéristique ne modifie pas fondamentalement le caractère perçant et unilatéral du regard de l'ethnographe. C'est à la condition de se laisser voir non seulement en tant qu'enquêtrice mais aussi en tant que personne ayant des sentiments, des déceptions, des rêves par ailleurs, c'est-à-dire en dehors de l'espace-temps de l'enquête, qu'il est possible de dépasser la forme interrogatoire de la conversation. Plutôt que de s'interroger sur l'utilité épistémologique ou stratégique de la révélation d'attributs précédant la situation d'enquête, il s'agit d'explorer les possibilités créées par la relation, au fur et à mesure de son développement. Instaurer de la réciprocité dans la relation d'enquête nécessite en grande partie la levée des barrières entre mon espace-temps personnel et celui de l'enquête. Cela ouvre la possibilité d'un échange témoignant de ce que nous vivons et pensons. Nos positionnements respectifs seront le fruit de ce processus.

C'est ainsi que l'arrivée, l'été 2012, de ma mère et de ma sœur chez moi malgré mes tentatives de dissuasion, constitue à la fois un moment de crise pour moi, et un échange de regard entre les informatrices et moi. Ma mère et ma sœur décident en quelques jours de venir passer chez moi tout un mois et leur présence bouleverse complètement mes plans de travail. Je ne peux pas refuser cela à ma mère sans prendre le risque qu'elle me maudisse. Pour elle comme pour ma sœur, il est tout à fait normal que je m'occupe de ma famille, et que je leur consacre donc mes journées entières. Sitôt qu'elles sont à Paris, tout se passe mal entre nous trois. Au lieu de mettre ce problème qui me préoccupe de côté, je le partage avec les femmes que je vois régulièrement. Parce que je me dis qu'elles peuvent me comprendre et que leurs jugements m'importent plus que d'autres, car elles appartiennent, même si les modalités de cette appartenance sont

⁹ Quand l'engagement dans l'enquête est particulièrement fort, les frontières entre « enquête » et « hors enquête » se brouillent (Thibault 2013).

multiples, au même univers de sens que moi en ce qui concerne l'importance des responsabilités familiales. Plus précisément, durant ce mois, nos conversations portent en priorité sur la façon de s'accommoder de la famille. Ce dialogue fait émerger une parole qui laisse à voir et à entendre des anecdotes sur nos manières de « gérer » les relations familiales. Leurs manières différentes de prendre parti par rapport à mon histoire, les conseils qu'elles me donnent reflètent un certain nombre de tensions entre les femmes d'ici, issues de l'immigration maghrébine, et les femmes immigrées, appelées « blédardes ». Ces discussions me situent dans cette division en même temps qu'elles la font apparaître. Me laisser voir a permis de faire émerger une ligne de tension qui me positionne en même temps qu'elle situe les enquêtés, et a eu comme effet de révéler une relation de pouvoir entre les filles d'ici et les blédardes à l'imbrication de la logique du genre et de celle de l'émigration-immigration.

Partager les données, susciter la réflexivité

L'observation n'est pas le travail du/de la seul.e observateur.trice professionnel.le ; les individus observent quotidiennement leur environnement et le catégorisent. Cependant, l'enquête elle-même produit des effets qui sont potentiellement amplificateurs, comme je l'ai montré plus haut à propos de l'objectivation de soi. Il s'agit de partir de cette piste pour proposer des pratiques qui impliquent les enquêtés.

Dans ma recherche de thèse, l'espace ouvert par le « terrain » a été pour plusieurs d'entre elles des moments réflexifs où elles ont essayé avec moi de rendre compte de leur parcours scolaire, familial, amoureux et professionnel. Consciente du fait que la réflexivité — au sens de la réflexion se prenant elle-même pour objet — est en partie produite par le dispositif d'enquête, je décide d'en faire un outil à part entière. Il s'agit d'amplifier la réflexivité des enquêtées, car c'est la condition nécessaire d'un dialogue entre les personnes de l'enquête ayant des positions et des positionnements différents. Ainsi, à mesure que progresse l'enquête, nous revenons dans nos conversations sur les mêmes sujets. Cela les amène à prolonger une réflexion sur elles-mêmes de façon plus continue qu'à l'ordinaire. Le fait que la phase de l'enquête de terrain, période durant laquelle j'ai été immergée dans le milieu d'enquête, soit étalée sur quatre années consécutives, rend

possible cette réflexion approfondie. Par ailleurs, je procède par série de quatre entretiens enregistrés, centrés chacun sur une des scènes de la vie d'une même personne (famille, travail salarié, couple matrimonial, sociabilités). J'utilise ces entretiens comme des outils de travail avec les informatrices. En fonction des envies et des disponibilités de chacune, je leur demande d'écouter les enregistrements ou de les transcrire. Ainsi, j'essaie de faire en sorte que l'enquête leur donne des moyens supplémentaires d'objectivation. Accéder à leur propre parole, sous une forme sonore ou écrite, leur permet de réfléchir davantage à leur parcours : aux changements, à la permanence, aux choix qu'elles font, aux situations dans lesquelles elles se retrouvent sans l'avoir voulu, aux intentions, (im)possibilités, injonctions, etc.

Naima remarque par exemple avec étonnement à la suite de plusieurs entretiens et de leur transcription partielle l'aspect « chaotique » de son parcours professionnel. Elle dit réaliser à quel point elle n'a pas su rester et persister dans un domaine ou même un lieu de travail. Par la médiation du texte, Naima voit son propre parcours professionnel à distance, comme s'il s'agissait de celui d'une autre. L'écart créé par le dispositif d'enquête l'autorise à produire une parole sur soi. C'est à partir de cette parole que nous discutons de son rapport au travail salarié et de ses projets pour les années à venir. Mon propre positionnement de recherche émerge dans l'interstice de cet échange parfois conflictuel, à partir d'un dialogue qui se construit sur plusieurs années.

Le dispositif d'enquête décrit ici vise à amplifier la réflexivité des informatrices. L'émergence d'une parole sur soi est une étape nécessaire pour nous positionner dans l'enquête les unes par rapport aux autres à partir de nos différences. Cependant la réflexivité ne suffit pas. Pour construire ce positionnement réciproque, il faut établir un dialogue dans lequel les différences qui se font jour peuvent être discutées et confrontées.

Partager l'analyse, susciter le dialogue

Il s'agit de faire émerger le positionnement de la chercheuse à partir d'un dialogue qui sert à mettre au jour les différences entre femmes dans l'enquête. Il faut souligner ici qu'il n'est pas question d'une tactique qui consisterait à créer une proximité émotionnelle

pour mieux soutirer de l'information aux enquêté.es. Bien au contraire, ces échanges, en même temps qu'ils créent des liens, font souvent disparaître les faux sentiments de proximité sociale.

Pour faire comprendre ce point, je présente ici la description d'un dîner chez Nouria. Les invités sont Laetitia, Naima, Pierre et moi. Née à Paris, la maîtresse de maison est âgée de trente-six ans. Séparée de son mari, elle vit avec ses deux fils dans la banlieue parisienne. Je reconstitue la scène à partir de mon cahier de terrain.

La route que je fais avec les autres invité.es depuis la gare du Nord est pénible. Heureusement que Nouria, souriante, fait un grand effort dès notre arrivée pour nous attendrir. Elle veut que nous soyons satisfait.es de cette soirée. Naima est dans la cuisine avec elle pour l'aider à chauffer les plats et à préparer la vaisselle pour le service. Elles discutent en même temps qu'elles travaillent, mais nous ne les entendons pas très bien depuis le salon où nous sommes confortablement installé.es. Pierre, jambes écartées, est assis sur le canapé marocain en L. La maîtresse de maison a mis tout son soin à préparer des plats variés et abondants. Ils sont tous posés sur la table au même moment. Une fois le dîner terminé, Nouria nous sert du thé à la menthe et du café. Naima et elle débarrassent la table. Pierre, quant à lui, n'a jamais bougé de sa place depuis que nous sommes entré.es dans l'appartement. L'observation conjointe du travail domestique des femmes et de l'inactivité du seul homme de la soirée, commencent à m'agacer. Au moment où Laetitia se lève pour aider les deux autres, je lance à Pierre : « Et toi Pierre ? T'as même pas bougé une seule fois ! » Il n'a pas l'air de comprendre, en tout cas il reste assis à sa place.

La soirée se termine vers minuit. Naima reste à dormir chez Nouria alors que je rentre avec Pierre et Laetitia. Je sais que ma réaction face à l'attitude de Pierre a suscité un malaise, et j'apprends le lendemain que Nouria et Naima en ont discuté pendant la nuit. Je reviens sur cet épisode au cours de plusieurs discussions avec elles — à deux ou à trois. Les échanges que nous avons à partir de l'exemple de cette soirée sur la manière de se comporter avec les hommes dans des situations semblables, mettent en perspective les uns par rapports aux autres nos différents points de vue.

Dans ces discussions, j'explique mon analyse de ce qui s'est passé durant cette soirée, ce qui leur permet de donner « leur version des choses » et finalement les amènent en retour à expliciter leur vision des rapports hommes-femmes. Considérant que je fais partie de la même culture parce que je suis comme elles musulmane, Nouria et Naima commencent par me dire : « Mais tu sais, ça ne se fait pas chez nous [de demander aux invités de débarrasser] ! » Cette remarque entend me rappeler la norme sociale dans laquelle nous avons évolué et/ou nous continuons à évoluer. Évoquer le « chez nous », c'est s'efforcer de nous rapprocher autour de notre point commun, au-delà des divergences de point de vue sur les relations sociales de sexe. Face à « Tu sais que ça ne se fait pas ! », je peux me taire et hocher la tête et faire ainsi comprendre à mon interlocutrice qu'effectivement, je sais qu'il est mal vu de demander aux invités de participer au travail domestique. Mais je sais aussi que certaines femmes invitées, à la différence des hommes, passent une partie de leur soirée dans la cuisine à préparer les assiettes, les laver, etc. C'est pourquoi je choisis au contraire d'engager une discussion sur ce point, sur la différence entre ce qui, du travail au sein du foyer, revient aux femmes et aux hommes. En refusant de m'appuyer sur ce qui nous unit et/ou fait sens à nos yeux, à savoir la socialisation et la référence culturelle musulmane, j'introduis la différence dans notre dialogue à travers mon point de vue sur le genre, qui fait en retour émerger le leur. Cette posture de dialogue traduit le principe selon lequel, pour D. Haraway (2007 : 121), « l'identité à soi-même est un mauvais système de vision. La fusion est une mauvaise stratégie de positionnement ». Ce qui se révèle et peut ainsi être discuté, c'est que malgré ce que nous partageons, nous n'avons ni les mêmes idées ni les mêmes comportements face à la domination masculine. Ces divergences résonnent avec ce qui nous sépare sur le plan d'autres rapports de pouvoir.

Mon intolérance vis-à-vis de ce que j'observe dans la scène décrite ci-dessus vient du fait que je considère qu'elle reflète une division à la fois inégale et naturalisée des rôles sexués. Le point de vue de Nouria est différent du mien et il est partagé par la majorité des femmes de l'enquête. Sa conduite dans les relations hommes-femmes n'est pas conforme au discours qui banalise les inégalités entre les sexes en les renvoyant à l'ordre naturel, mais elle ne reflète pas non plus une

conception du genre qui affirme l'inexistence des sexes et déconstruit les rôles sociaux différenciés.

Durant la même soirée, à la fin du repas, tandis que nous prenons un café, Nouria lance la conversation sur son appartement : « Tout déconne dans l'appart ! Regarde, t'as vu ce rideau ? Je fais un truc, mais ça tient pas, ça tombe tout le temps... » Elle monte sur le canapé posé devant le miroir pour atteindre la tringle à rideaux. À l'appui de ce qu'elle vient de dire, elle la secoue légèrement. La tringle bancale se détache au premier mouvement. Nouria continue : « L'ordi, c'est pareil. » Elle se place devant l'ordinateur, posé sur le bureau en face du canapé, debout face à nous tous qui sommes assis. « Je ne comprends rien. J'ai essayé de faire des trucs mais je ne sais pas. Je suis toute seule avec les gosses, il faut un mec pour le bricolage. Mon frère Rachid, il regarde un peu quand il passe mais... » Elle s'adresse directement à Pierre : « Tu dois savoir toi, t'es un mec. »

Nouria essaie de mettre en place une dynamique du genre dans laquelle les rôles sexués sont distincts et chacun.e est doté.e d'une responsabilité. En fait, être un homme implique de ne pas entrer dans la cuisine, mais aussi d'assumer d'autres tâches dans l'économie domestique. Ainsi, elle fait en sorte que Pierre, touché par cet appel à sa qualité d'homme, agisse et qu'il règle ces quelques problèmes de la vie d'une maisonnée qui n'est pas la sienne. Les allers-retours constants entre l'observation participante, sa mise en récit dans le carnet de terrain et le dialogue autour de l'analyse avec les femmes me permettent de comprendre leurs positionnements vis-à-vis de la domination masculine.

Le dialogue qui émerge au cours de l'enquête et à l'occasion des événements banals de la vie quotidienne fait ressortir, au-delà des positions qui semblent guider les jugements et les pratiques de la vie quotidienne, des positionnements différenciés entre nous, femmes. Ils prennent sens en fonction de l'intersectionnalité des relations de pouvoir auxquelles nous nous confrontons, mais aussi avec lesquelles nous « faisons » au quotidien. Nos positionnements respectifs sont observés, compris et analysés à travers la confrontation suscitée par la mise au jour de différences quant à notre façon de comprendre et de

faire le genre. L'intersectionnalité s'esquisse dans la multiplicité des positionnements dont l'observation et la prise en compte dans l'analyse ne devient possible qu'à partir d'un dialogue « à nu ». En somme, se faire voir c'est faire voir la différence entre femmes, donc organiser la confrontation. Penser que le positionnement naît de cette confrontation, c'est la traduction sur le plan méthodologique de l'idée fondamentale de l'intersectionnalité selon laquelle les femmes sont divisées (Juteau 2010).

Cet article est issu de l'expérience ethnographique qui sous-tend ma recherche de thèse. Cette ethnographie s'inspire de mes lectures et engagements féministes. Plus particulièrement, l'intersectionnalité comme perspective critique, ainsi que la métaphore de « l'intra-toucher » comme connaissance, me servent de point d'appui pour construire son cadre méthodologique. L'intersectionnalité en tant que perspective critique me conduit à mettre en doute la « communauté morale » (Abu-Lughod 2008 : 49) sans pour autant nier son existence et m'appuyer ainsi sur les points de divergence pour élucider leur résonance avec des positions et positionnements différenciés au regard des relations de pouvoir et de domination. Par ailleurs, construire cette recherche comme une « vision touchante » entre les enquêtées et moi, m'amène à une pratique de terrain essentiellement relationnelle dans la mesure où elle s'adosse à une vision de « non-séparation entre la connaissance et l'être-en-relation » (Puig de la Bellacasa 2012b : 49). Puisqu'il m'apparaît clairement que la forme du lien tissé avec les femmes enquêtées rend possibles des manières de (se) voir, je m'engage très tôt dans la voie d'un dépassement d'une relation de recherche désincarnée, me servant du point de vue des femmes mais aussi de celui de l'ethnographe dans l'investigation concernant les positionnements.

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Lughod, Lila. 2008. *Sentiments voilés*. Paris : Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- Barrère-Maurisson, Marie-Agnès. 1984. *Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Ben Lmadani, Fatima Ait et Moujoud, Nasima. 2012. « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisés ? », *Mouvements*, vol. 72, n° 4, pp. 11-21.
- Bilge, Sirma. 2015. « Le blanchiment de l'intersectionnalité », *Recherches féministes*, 28 (2), pp. 9-32.
- Bourdieu, Pierre. 1988. « Préface ». In P. Rabinow, *Un ethnologue au Maroc*. Paris : Hachette, p. 11-14.
- . 2001. *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France, 2000-2001. Raisons d'agir*.
- Bracke, Sarah et Puig de la Bellacasa, María. 2013. « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, n° 54 (1), pp. 45-66.
- Broda, Jacques et Roche, Pierre. 1993. « Les auteurs du lien », in Vincent de Gaulejac et Shirley Roy, *Sociologies cliniques*. Paris : Desclée de Brouwer, pp. 114-127.
- Chabaud-Rychter, D., Descoutures V., Devreux, A.-M. et Varikas, E. 2010. *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*. Paris : La Découverte.
- Chauvin, Sébastien. 2016. « Les placards de l'ethnologue », in Pierre Leroux et Éric Neveu (dir.), *En immersion. Approches ethnographiques en journalisme, littérature et sciences sociales*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Clair, Isabelle. 2012. *Sociologie du genre*. Paris : Armand Colin.
- . 2016. « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213 (juin), pp. 66-83.

- Crenshaw, Kimberlé. 1989. « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », University of Chicago Legal Forum, pp. 139-167.
- . 1991. « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color », Stanford Law Review, pp. 1241-1299.
- . 2011. « Postscript », in Helma Lutz, Maria Teresa Herrera Vivar et Linda Supik (dir.), Framing Intersectionality : Debates on a Multi-faceted Concept in Gender Studies. Abingdon : Ashgate, pp. 221-233.
- Daune-Richard, Anne-Marie, 1984. Travail professionnel et travail domestique. Étude exploratoire sur le travail et ses représentations au sein de lignées féminines. Aix-en-Provence : Centre d'études féminines de l'Université de Provence (CEFUP).
- Davis, Kathy. 2015. « L'intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d'une théorie féministe », Les Cahiers du CEDREF, Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes, n° 20.
- Delcroix, Catherine et Bertaux, Daniel. 2012. « Les activités transnationales des femmes immigrées. L'exemple d'une association de Marocaines de Bruxelles », Revue européenne des migrations internationales, 28 (1), pp. 85-105.
- Delphy, Christine. 1978. « Travail ménager ou travail domestique », in Andrée Michel (dir.), Les femmes dans la société marchande, pp. 39-54. Paris : PUF.
- Dorlin, Elsa. 2008. Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe. Paris : Presses Universitaires de France.
- Grzanka, Patrick R (ed.). 2014. Intersectionality : A Foundations and Frontiers Reader. Boulder, Colorado : Westview Press.
- Guénif-Souilamas, Nacira. 2003. Des beurettes. Paris : Hachette.
- Guilbert, Madeleine. 1966. Les fonctions *des femmes dans l'industrie*. Paris : Mouton.

- Gunaratnam, Yasmin. 2003. *Researching "Race" and Ethnicity. Methods, Knowledge and Power*. London, Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Haraway, Donna. 2007. *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*. Paris : Éditions Exils.
- Harding, Sandra G. 1986. *The Science Question in Feminism*. Ithaca : Cornell University Press.
- Hill Collins, Patricia et Bilge, Sirma. 2016. *Intersectionality*. Cambridge : Polity Press.
- Jaunait, Alexandre, et Chauvin, Sébastien. 2012. « Représenter l'intersection », *Revue française de science politique*, 62 (1), pp. 5-20.
- Juteau, Danièle. 2010. « "Nous" les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie », *L'Homme et la Société*, vol. 2-3, n° 176, pp. 65-81.
- Keller, Evelyn Fox. 1985. *Reflections on Gender and Science*. New Haven : Yale University Press.
- Kergoat, Danièle. 1982. *Les ouvrières*. Paris : Le Sycomore.
- Kocadost, Fatma Çıngı. 2014. « Restaurant universitaire et petits soins nourriciers », *Ethnologie française*, 44 (1), pp. 85-92.
- Lacoste-Dujardin, Camille. 1977. *Dialogue de femmes en ethnologie*. Paris : F. Maspero.
- Lemieux, Cyril. 2012. « Peut-on ne pas être constructiviste ? », *Politix*, n° 100, pp. 169-187.
- Lochak, Danièle. 2006. « L'intégration comme injonction. Enjeux idéologiques et politiques liés à l'immigration », *Cultures et conflits*, n° 64, pp. 131-147.
- Lykke, Nina. 2010. *Feminist Studies : A Guide to Intersectional Theory, Methodology and Writing*. New York : Routledge.
- . 2011. « Intersectional Analysis : Black Box or Useful Critical Feminist Thinking Technology ? », in H. Lutz, M. T. Herrera Vivar et L. Supik (dir.), *Framing Intersectionality : Debates on a Multi-faceted Concept in Gender Studies*, pp. 207-220.

- Miranda, Adelina. 2010. « Dynamiques de genre et de générations dans les familles transnationales », *Lien social et Politiques*, n° 64, pp. 29-39.
- Morokvasic, Mirjana. 1976. « Les femmes yougoslaves en France et en République Fédérale d'Allemagne », *Hommes et Migrations Documents*, n° 915, pp. 4-17.
- Puig de la Bellacasa, María. 2003. « Scientificté et politique aujourd'hui : un regard féministe », *Nouvelles questions féministes*, 22 (1), pp. 48-60.
- . 2012a. *Politiques féministes et construction des savoirs. « Penser nous devons » !* Paris : L'Harmattan.
- . 2012b. « Technologies touchantes, visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative », in E. Dorlin et E. Rodriguez (dir.), *Penser avec Donna Haraway*. Paris : Presses Universitaires de France, pp. 64-89.
- Sayad, Abdelmalek. 1991. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck.
- Streiff-Fénart, Jocelyne. 1985. « Le mariage : un moment de vérité de l'immigration familiale maghrébine », *Revue européenne des migrations internationales*, 1 (2), pp. 129-41.
- . 2013. « Penser l'étranger : L'assimilation dans les représentations sociales et les théories sociologiques de l'immigration », *Revue européenne des sciences sociales*, 51 (1), pp. 65-93.
- Thibault, Martin. 2013. *Ouvriers malgré tout*. Paris : Raisons d'agir.
- Wacquant, Loïc. 2015. « Pour une sociologie de chair et de sang », *Terrains & travaux*, n° 1, pp. 239-256.
- Winkin, Yves. 2001. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Paris : De Boeck Université.